

LE PATRIMOINE DE L'EAU EN ALGÉRIE

Mémoire & permanence



AREA-ED [barzakh]

SOMMAIRE

AVANT-PROPOS

INTRODUCTION

REPÈRES GÉOGRAPHIQUES ET HYDRO-CLIMATIQUES DE L'ALGÉRIE

Repères géographiques et hydro-climatiques de l'Algérie

Ferial Louanchi

L'EAU DES VILLES

L'alimentation en eau durant la Régence d'Alger

Nabila Cherif

Alger sous la colonisation, 1830-1962 : l'eau et ses reflets dans la peinture

Anissa Bouayed

L'EAU DES MONTAGNES

Sur la route de Maâtkas

Belgacem Aït Ouyahia

La mémoire de l'eau, la main des hommes suivi de *Portrait de Djamil Aïssani*

Ghania Mouffok

L'EAU DES OASIS

Le patrimoine hydraulique dans la vallée du M'zab suivi de *Une balade le long du lit de l'oued*

Nadia Bouseloua

Tiout et Moghrar. Les jardins de l'Atlas

Redouane Zizi

EAU, MYTHE ET SACRÉ

L'eau et le sacré dans l'Algérie antique

Nacéra Benseddik

Les images de l'eau dans les mosaïques antiques de l'Algérie

Sabah Ferdi

♦ Mosaïque des danseurs (Parc de la mosaïque de Cherchel).

La légende d'Anzar

Fatna Ath Chouli

Au Chenoua : la fête de Sidi Brahim Ben Aïssa

Omar Nefsi

Au M'Zab : l'eau au cœur de l'imaginaire

Nadia Bouseloua

L'EAU DANS LES CONTES ET POÉSIES

Les chants de la crue au M'zab

Nadia Bouseloua

Le serpent des galeries de Cherchel

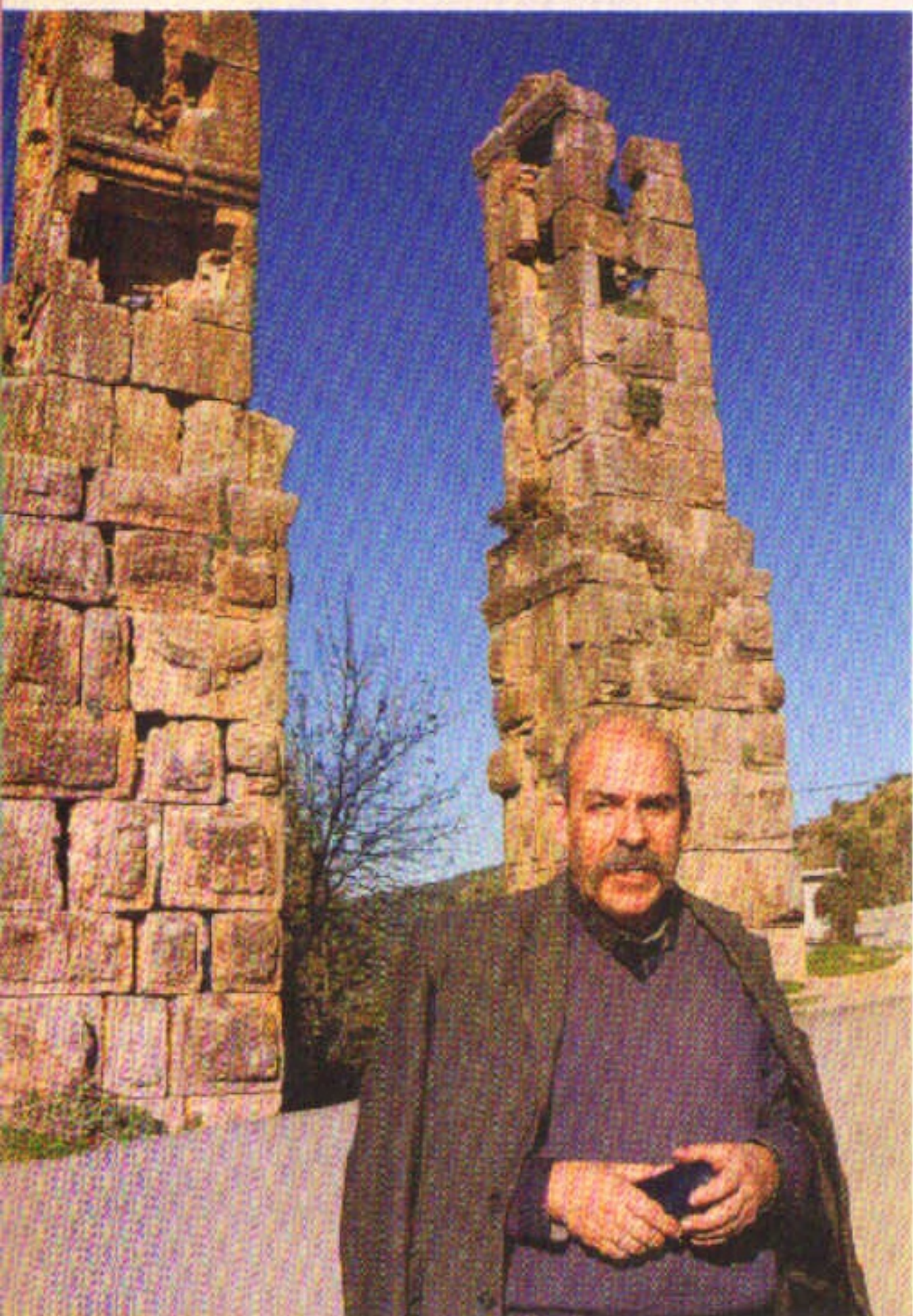
Le chacal et le puits à noria

La légende d'Isli et de Tislit

Pourquoi on pleure quand on épluche l'oignon...

DJAMIL AÏSSANI
Président de GEHIMAB

LE HASARD ET L'HISTOIRE, OU UNE UTOPIE EN CONSTRUCTION



Né en 1956, le professeur Djamil Aïssani, président de l'association GEHIMAB (Groupe d'Etude sur l'Histoire des Mathématiques à Bougie Médiévale), et fondateur du laboratoire de recherche LAMOS au sein de l'Université de Béjaïa, est de cette génération d'Algériens pour lesquels le monde était plein d'espoir et d'avenir. A peine diplômé de l'Université de Constantine où il fait son premier cycle d'étude en mathématiques, il obtient, à l'âge de 23 ans, une bourse pour parfaire sa formation en URSS. « A l'époque, se souvient-il, on pouvait aller n'importe où et on n'avait pas besoin de visa. » Après un an d'apprentissage de la langue de Pouchkine à Bakou, il rejoint « l'une des plus grandes écoles de probabilités au monde », dans la ville de Kiev. « Je fais partie de l'histoire, ironise-t-il derrière sa moustache en guidon, puisque l'URSS n'existe plus » et que, depuis, la ville de Kiev est devenue la capitale de l'Ukraine.

Ses études achevées en 1984, il revient en Algérie et fonde, un an plus tard, le premier laboratoire de recherche en mathématiques appliquées, LAMOS, dans la toute nouvelle université de la wilaya de Bougie. Pour ce spécialiste « des processus aléatoires », auteur d'une thèse intitulée « Ergonicité et stabilité des chaînes de Makov », du nom d'un célèbre mathématicien russe, sa trajectoire se raconte comme un modeste concours de circonstances, une série de hasards. « S'il n'y avait pas eu l'arabisation des bacheliers, peut-être que je ne me serais jamais intéressé à l'histoire des sciences, et s'il n'y avait pas eu une nouvelle carte universitaire, je n'aurais jamais pu créer un laboratoire de recherche en théorie des mathématiques. »

Un laboratoire qui compte aujourd'hui 65 chercheurs, bien installé dans les murs de l'université « Mira » de Béjaïa, où il occupe un bel étage et qui, au fil du temps, a acquis son autonomie et élargi son champ de recherche en devenant le LAMOS (Laboratoire de Modélisation et d'Optimisation des Systèmes), agréé par arrêté ministériel en juin 2000.

C'est là que le professeur reçoit avec méthode et concision. Djamil Aïssani est de ceux qui ne se livrent qu'avec parcimonie, préférant agir et laisser les traces de son engagement le long des routes qu'il parcourt avec curiosité et dans le partage. Et si ce mathématicien était une

opération, il serait une addition. L'une de ses qualités étant sans doute de créer des dynamiques, d'agglomérer des énergies, de transformer les intelligences individuelles qui l'entourent en intelligence collective. Comme tout bon enseignant, il aime proposer à ses interlocuteurs des ouvrages, des écrits, leur suggérant de faire l'effort de se documenter avant de lui prendre de son temps. Un temps précieux, pour cet homme aux mille et un projets, qu'il partage entre son laboratoire et l'association.

Quand il fonde, en 1991, avec d'autres universitaires ou citoyens curieux, ce groupe d'études, association qui ambitionnait à l'origine « (...) de contribuer à l'exhumation des témoignages sur les activités scientifiques à Bejaia, de l'époque médiévale au XIX^e siècle », personne n'aurait parié un kopeck sur cette singulière expérience. Quand, tout autour, le débat politique, alors en pleine ouverture démocratique, mobilise les énergies et fonde, souvent dans la violence, les oppositions au régime du parti unique sur des déterminants identitaires, comme l'islam ou la revendication berbère, on est loin de s'imaginer que l'histoire des mathématiques va mener cette expérience sur des chemins singuliers qui, sous leur apparente modestie, renouvellent toute l'approche de l'identité et du patrimoine.

Vingt ans plus tard, c'est pourtant l'originalité de cette démarche qui fera de cette association une référence dans le mouvement associatif algérien : couverte de distinctions, nationales et internationales, reconnue par les autorités et adoptée par la population, elle est même devenue à son tour objet de recherche universitaire. Mohand Akli, auteur d'une thèse de sociologie sur ce groupe, explique ce choix en ces termes : « Le choix de cette association a été déterminé autant par son projet initial que par les directions multiples de ses préoccupations, celle d'une reconsidération du patrimoine matériel et immatériel de la ville de Béjaïa dans sa diversité et à des époques éloignées. Les multiples directions de ses investissements nous donnent ainsi la preuve de l'efficacité que l'association n'a cessé d'apporter dans ces actions de revalorisations patrimoniales alors que les institutions qui en ont la charge sont dans l'incapacité d'être opérationnelles »¹.

Ce succès est le résultat d'années de travail, de rencontres organisées et animées avec soin autour du réinvestissement du patrimoine de la région, d'une nouvelle lecture, avec des supports modernes, pensés, allant des pièces de théâtre aux rencontres savantes, le tout suscitant l'adhésion, l'intérêt de la population – ce qui est rare dans un pays où le mouvement associatif a bien du mal à construire son autonomie. Et c'est cette rencontre entre la population et l'engagement des adhérents de GEHIMAB qui est l'une des clefs de cette réussite.

« Un jour, raconte le professeur, quelqu'un vient nous voir et nous dit : " j'ai de vieux manuscrits ", et il nous les apporte. On s'est rendu compte qu'il y avait toute une bibliothèque ; nous avons pensé qu'il était important de la reconstituer. » C'était en 1994. Cette découverte d'*Afnik n'Ccix Lmuhub* (première et unique bibliothèque savante de manuscrits cataloguée de la Kabylie), ramènera à la lumière quelques 576 manuscrits, en arabe pour la plupart, et en berbère pour certains, qui avaient été soigneusement protégés depuis le milieu du XIX^e siècle par la famille Oulahbib de Tala Uzrar, (commune de Aïn el Graj, au sud-est de la Kabylie). Il faudra deux années de travail pour « reconstituer les ouvrages, feuillets par feuillets, des

1 . « Le GEHIMAB. Une association indépendante à la recherche du patrimoine de la ville et de sa province dans l'Algérie d'aujourd'hui », par Mohand Akli Hadibi, publié in *Insaniyat* n°39-40, janvier-juin 2008.

ouvrages dont certains datent du XIV^e siècle », rappelle, encore ému, le professeur. « C'est la bru de la famille qui, en 1957, avait enterré dans la terre cette bibliothèque à la demande de son beau-père qui voulait les sauver de la destruction de la colonisation. » Mission accomplie. Désormais ce fonds connu sous le nom de « Collection Oulahbib », après avoir donné lieu à une exposition, est protégé, rangé dans sa ville d'origine dans un centre de documentation conçu à cet effet, et ce grâce au travail de GEHIMAB. Cette bibliothèque, khazina, avait sans doute appartenu à un lettré local, Cheikh El Mouhoub (1822-1904), et témoigne de la vie culturelle de cette époque quand la région était encore un carrefour d'échanges culturels entre les différentes villes de diffusion de savoir comme Tlemcen, Constantine ou Fès.

« Depuis, écrit plus tard Djamil Aïssani, nous avons pu localiser des écrits de ce type dans les fonds manuscrits de plusieurs *zawiyya* – instituts du sud-est de la Kabylie et de la vallée de la Soummam (...). »² Ces découvertes permettront de reconstituer un lexique arabe dialectal/berbère qui, bien que célèbre, était porté disparu : « il se trouvait dans *Akham n'Ccix*, dispersé parmi tout un ensemble de feuillets épars. Le manuscrit était désordonné et nous l'avons réorganisé ». Il s'agirait de « l'unique lexique manuscrit arabe dialectal/kabyle découvert en Kabylie. Il s'agit d'un manuscrit du XIX^e siècle qui a appartenu au fonds documentaire de la *zawiyya* historique de Cheikh Aheddad. Une brève analyse donne à penser que ce lexique pourrait avoir été conçu à l'intention des étudiants arabophones qui venaient poursuivre leurs études à la *zawiyya* historique de Seddouk Oufella. D'une manière plus générale, ce lexique servait probablement à faciliter la communication entre la *zawiyya* mère et d'autres qui lui étaient affiliées (au sein de la Tariqa Tarehmanit-Rahmaniya). »

Dans un pays pauvre en écrits historiques d'origine locale, ces « exhumations » inattendues, par-delà leur contenu, ont en effet fonctionné comme des clefs pour ouvrir d'autres perspectives par l'émotion qu'elles provoquèrent dans la population et auprès des autorités, tant cette région avait été dévalorisée au prétexte que sa culture ne serait qu'orale. « Cette découverte a déclenché un désir de savoir, d'identification de ces réservoirs de mémoire, se souvient le professeur, tout le monde est venu nous voir pour les aider à comprendre, à questionner leurs histoires, des membres de *zawiyyas*, des historiens, des citoyens. » Mais, ajoute avec humour ce rationaliste raisonnable, « notre plus grande réussite est d'être devenus une référence même dans le domaine religieux ». Au point d'être sollicités par le ministère des Affaires religieuses pour l'organisation de rencontres autour de l'histoire de la pensée musulmane dans cette région qui accueillit, notamment au Moyen Âge, de prestigieux docteurs de la foi, attirant, entre autres, l'attention et le séjour dans ses murs du célèbre Ibn Khaldoun.

Reconnue par le ministère des Affaires religieuses, GEHIMAB est également parvenue à se faire couronner par le Prix de reconnaissance Mouloud Mammeri en 1997 « pour la découverte, la restauration et la valorisation d'*Afrik n'Ccix Lmuhub* ». Fierté du professeur Aïssani qui rappelle que ce prix couronne ainsi pour la première fois des textes dont l'écrasante majorité ont été rédigés en arabe, alors que jusqu'alors il n'avait distingué que des textes en berbère.

En questionnant l'histoire des savoirs locaux de manière ouverte, disponible, dans une démarche à la fois militante et scientifique, l'association parvient en vérité à forcer bien des

2. Communication intitulée, « Le lexique, manuscrit arabe dialectal/kabyle, de la *zawiyya* historique de Cheikh Aheddad (XIX^e siècle) » par Djamil Aïssani et ses collaborateurs, in site GEHIMAB.

barrières, à sortir du ghetto culturel les régions à dominante berbérophone dans lequel elles demeurent bien souvent enfermées du fait, tant du pouvoir central autoritaire que des oppositions qu'il a engendrées autour de ce que l'on appelle le Mouvement Culturel Berbère (MCB), né dans les années 80.

Cette « entreprise » note, Mohand Akli Habibi, « est différente de celle projetée par les acteurs du Mouvement berbère, en ce sens qu'elle n'est pas revendicative et exclusive parce qu'elle se donne en charge autant les questions religieuses que linguistiques. Elle part du général au particulier, prend en charge toutes les questions religieuses et patrimoniales »³.

Ce changement de perspective est d'autant plus intéressant que le professeur Aïssani, comme beaucoup d'autres membres de GEHIMAB, est lui-même issu de ce vaste mouvement qu'a été le MCB. C'est d'ailleurs à cette époque qu'il traduit les poèmes de Slimane Azem, célèbre auteur compositeur kabyle. « Ce qui m'intéressait, c'était la langue : est-ce que la langue berbère peut devenir une langue scientifique ? C'était la question qu'à l'époque, on se posait à l'Université. Ce n'était pas seulement, comme aujourd'hui, un débat sur le patrimoine. »

Alors que la revendication identitaire, exclusivement centrée sur la question linguistique opposant arabe et berbère, enfermait dans des identités meurtrières, la quête plus large sur le patrimoine, tant matériel qu'immatériel va permettre de sortir de « l'isolat kabyle ». Tout porte à penser qu'au lieu de soustraire, cette démarche permet d'additionner, comme une autre manière de transmettre de l'histoire locale laquelle, par le bon usage de la mémoire, raconte l'esprit d'une ville dans son ouverture plutôt que son enfermement.

Parti pour réinvestir, re-raconter la rencontre de cette ville avec les nombreux savants, « dont des mathématiciens d'exception » venus dans les valises des conquêtes, arabes et chrétiennes, ou dans celle de la nécessité, l'association GEHIMAB s'est inventé un art de transmettre. Un art qui consiste à se saisir de l'histoire prestigieuse d'une de ces figures qui ont marqué l'histoire, de la ramener à la lumière et de la laisser conter, en définitive, le passé d'une ville : Bougie. Grâce à ce travail d'une modernité efficace, d'illustres personnages, jusqu'alors connus des seuls spécialistes, sont devenus de véritables « stars » auprès d'un public de profanes. Ainsi de Léonardo Fibonnaci (1170-1245), considéré comme l'un des plus grands mathématiciens de l'ère chrétienne du monde occidental, et dont l'ouvrage majeur, *Liber abaci*, daté de 1202, est resté longtemps une référence sur la théorie des nombres. Son histoire raconte que c'est sur le port de Béjaïa, dans la compagnie des pêcheurs et des marchands, alors qu'il était encore un jeune enfant, qu'il a été initié à l'art du calcul indo-arabe. Plus tard, il deviendra célèbre justement en popularisant ces chiffres jusqu'alors inconnus en Occident. Mais que faisait donc ce gamin de Pise sur le port de Bougie ? Il accompagnait son père qui dirigeait le bureau des douanes entièrement consacré aux échanges entre les commerçants de la ville de Pise et de la ville de Bougie. C'est dire la place qu'occupait cette ville en Méditerranée à l'aube du XII^e siècle.

D'autres scientifiques ou savants religieux croisèrent leur destin avec celui de cette ville-carrefour, et c'est tout le mérite de l'association de les rendre vivants aujourd'hui, de Raymond Lulle, à Al Gurashi en passant par Al Qalassadi et tant d'autres.

3. « Le GEHIMAB. Une association indépendante ... » op. cit.

De l'histoire des mathématiques à la reconstitution de vieilles bibliothèques, de lexiques disparus jusqu'à l'histoire de l'eau dans cette région riche en sources naturelles, un intérêt en ouvrant un autre, GEHIMAB s'est investie dans une nouvelle mission : transformer le passé en économie d'avenir. Partie du patrimoine lié à l'eau dont la région est riche, depuis l'aqueduc romain de Saldae, né des sources du Mont Aghbalou de Toudja, elle se propose de re-raconter, à travers le « Chemin de l'eau », le « Chemin des moulins », conçus comme des circuits touristiques, une histoire qui transformerait des pierres jusqu'alors délaissées en activités économiques liées au tourisme.

Le Musée de l'eau à Toudja, bâti grâce à une addition d'énergie, à l'initiative de cette association décidemment étonnante, est devenue l'incarnation de ce projet aussi ambitieux que séduisant. (Voir article « La mémoire de l'eau, la main des hommes » p. 86)

Sur ces chemins reconstitués, on rencontre des ingénieurs romains, des meuniers berbères, des savants arabes, des colons français néanmoins écrivains, des poèmes de femmes, on y rencontre du passé et du contemporain, on y rencontre de l'espoir et de la fraternité, ce qu'appelle joliment le sociologue Mohand Akli Habibi, « une utopie en construction ».